

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 30

Artikel: La prochaine récolte
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220419>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

une chaise de peur qu'il ne la casse !

— C'est quelqu'un, vous savez, disait un autre. Il a dit être conseiller d'Etat !

Placidement, le sergent de ville retournait pour suivre sa laborieuse étude sur les mœurs des flamants, lorsque le gros monsieur qui, du rouge, tournait au violet, retroussa son veston :

— Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, tant pis si j'écrase quelqu'un ! Moi, je m'assieds.

Et il se laissa choir de tout son poids sur les genoux de la jeune fille protégée par son petit sac à main et qui ne s'attendait pas à la chute d'un pareil bolide.

Mais, celui-ci se releva aussitôt en poussant un cri désespéré et en portant la main à la partie la plus « chair » de son individu dans laquelle venait de s'introduire amoureusement une longue aiguille.

— Aie ! aie ! à l'assassin ! hurlait le cent-kilos qui ne s'expliquait pas trop ce qui lui arrivait.

Un autre cri, celui-ci, joyeux, retentit au même instant.

— Au voleur !

C'était la midinette qui, éclatant de rire, voyait le « petit » monsieur s'éloigner, entraînant avec lui son sac et l'aiguille vengeresse.

D'un bond, elle s'élança à la poursuite du fugitif et, de sa petite main, elle arracha le réticule et l'aiguille, non sans avoir retourné quelque peu, celle-ci dans la plaie.

Du coup, l'Harmonie avait dû interrompre son morceau ce qui obligea l'agent de police à rédiger un rapport dans lequel il déclara que, sans vouloir discuter sur une pointe d'aiguille, il attirait l'attention du Conseil municipal sur le nombre trop restreint de bancs mis à la disposition du public.

Le Conseil reconnut fort juste cette observation et, voilà pourquoi, dans une vingtaine d'années, la chose ayant été bien étudiée par un tas de commissions et de sous-commissions, la promenade publique comptera une demi-douzaine de bancs en plus. *Oswald Leroy.*

NAPOLEON ET JOSÉPHINE

Nous a beaucoup parlé des Mémoires de Mme de Rémusat, dont les volumes ont paru en 1880. Cette femme, d'un esprit supérieur, fut attachée à l'impératrice Joséphine comme dame du palais, tandis que son mari était chambellan de l'empereur. Nul ne fut mieux placé que Mme de Rémusat pour étudier et juger la cour de Napoléon Ier ; aussi nous donne-t-elle sur les habitudes de ce monarque et de Joséphine des détails fort curieux.

Elle nous apprend entr'autres que ce fut M. de Rémusat qui décida Napoléon à se raser lui-même, en voyant l'agitation qu'il éprouvait, et même l'inquiétude, tant que durait cette opération faite par un barbier. Après beaucoup d'essais, lorsqu'il y eut réussi, il lui arrivait souvent de dire qu'en lui donnant le conseil de le faire de sa propre main, on lui avait rendu un signalé service.

« Bonaparte, continue Mme de Rémusat, était si bien accoutumé à ne compter pour rien tous ceux qui l'entouraient, que ce mépris des autres se retrouvait dans ses moindres habitudes. Il ne se faisait aucune idée de la décence que la bonne éducation inspire ordinairement à toute personne un peu élevée, procédant à une toilette complète dans sa chambre en présence de ceux qui s'y trouvaient, quels qu'ils fussent. De même, si un valet de chambre lui causait quelque impatience en l'habillant, il s'emportait rudement sans égard pour les autres ni pour lui-même. Il jetait à terre ou au feu la partie de son vêtement qui ne lui convenait pas. Il soignait particulièrement ses mains et ses ongles ; il lui fallait, pour les couper, une grande quantité de ciseaux, parce qu'il les brisait et les jetait quand ils ne lui paraissaient pas suffisamment affilés. Jamais il ne faisait usage d'aucun parfum, se contentant seulement d'eau de Cologne, dont il faisait de telles inondations sur toute sa personne qu'il en usait jusqu'à soixante flacons par mois. Il croyait cet usage fort sain. Le calcul entraînait pour beaucoup dans sa propreté, car, ainsi que je l'ai dit, il était peu soigneux. »

Ce n'était pas par négligence de sa propre personne que péchait Joséphine ; jugez-en :

« Elle se levait à neuf heures ; sa toilette était fort longue ; il y en avait une partie fort secrète, et tout employée à nombre de recherches pour entretenir et même farder sa personne. Quand tout cela était fini, elle se faisait coiffer, envelopper dans un long peignoir très élégant et garni de dentelles. Ses chemises, ses jupons étaient brodés et aussi garnis. Elle changeait de chemise et de tout linge trois fois par jour, et ne portait que des bas neufs... Quand elle était peignée, on lui apportait de grandes corbeilles qui contenaient plusieurs robes différentes, plusieurs chapeaux et plusieurs châles. C'était en été des robes de mousseline ou de percale très brodées et très ornées ; en hiver, des redingotes d'étoffe ou de velours. Elle choisissait la parure du jour, et le matin elle se coiffait toujours avec un chapeau garni de fleurs ou de plumes et des vêtements qui la couvraient beaucoup.

« Le nombre de ses châles allait de trois à quatre cents ; elle en faisait des robes, des couvertures pour son lit, des coussins pour son chien. Elle en avait constamment un toute la matinée, qu'elle drapait sur ses épaules avec une grâce que je n'ai vue qu'à elle. Bonaparte, qui trouvait que les châles la couvraient trop, les arrachait et quelquefois les jetait au feu ; alors elle en redemandait un autre. Elle achetait tous ceux qu'on lui apportait, de quelque prix qu'ils fussent ; je lui en ai vu de huit, dix et douze mille francs. »

Et ailleurs : « On lui apportait sans cesse des diamants, des bijoux, des châles, des étoffes, des colifichets de toute espèce : elle achetait tout, sans jamais demander le prix, et, la plupart du temps, oubliait ce qu'elle achetait. »

Avec quelle conviction les marchands devaient dire en parlant d'elle « La bonne Joséphine ! »

A l'école. — On demande à Toto si son professeur est content de lui.

— Oh ! oui ! répond-il fièrement. Il m'a dit que si je continuais comme ça, l'année prochaine je serais le doyen d'âge de la classe !

LA VIE AU CHALET

Nous détachons les lignes suivantes d'une des spirituelles « Lettres vaudoises » de M. Henri Laeser.

La vie au chalet, loué à un propriétaire de l'endroit, donne plus d'indépendance et plus d'intimité que la vie à l'hôtel. Pendant quelques semaines, on pourra se moquer du « qu'en dira-t-on », liquider son stock de vieux habits, bazarder cols droits et souliers vernis, manger les coudes sur la table, happer — si le cœur vous en dit — la sauce avec le couteau, se gratter avec sa fourchette, se chamailler, jouer à la « couratte perchée » jusqu'au milieu de la nuit, puis, après avoir épuisé la gamme des plaisirs et du chahut, ronfler comme une toupie sans qu'un voisin vienne, le lendemain, se plaindre au directeur de l'hôtel de n'avoir pu fermer l'œil.

Tout ça, c'est très bien pour des esprits assoiffés de liberté. Mais avez-vous songé à cette épidémie menaçant les citadins propriétaires ou locataires de chalets à la montagne : les visites. Les visites insidieuses, parasitaires, envahissantes, que vous êtes forcée, pauvre maîtresse de maison, à recevoir, le sourire aux lèvres, en vous exclamant : « Quelle bonne surprise ! et quelle idée charmante de ne pas nous oublier ! », mais que, dans votre fort intérieur, vous enviez volontiers au diable vert !

Car chaque jour vous amène de nouveaux parasites. Avant-hier, c'était la famille Cramponet, monsieur, madame, les enfants, la grand'maman et la volontaire d'Herzogenbuchsee, des pieuvres s'arrangeant pour arriver à l'heure fatidique des repas. Hier, c'étaient les cousins Seccotinard, famille de douze personnes, qui, trempée jusqu'aux os par un orage qui l'a prise en pleine montagne, emprunte du linge et des vêtements. Alors, vous avez dû visiter vos armoires.

Aujourd'hui, la tante Aglaé a débouché de la diligence avec une cage à serins et un panier d'œufs

s'échappaient les râles de Froufrou, l'angora favori. Derrière elle, le postillon pliait sous le poids d'une formidable malle, témoignage éloquent : la tante Aglaé a l'intention bien arrêtée de s'incruster chez vous et de ne pas démanier de si tôt. La tante, qui prétend avoir pour vous une affection toute particulière, exigera que vous la logiez dans votre chambre, parce qu'elle meurt de peur à se trouver seule de nuit à la montagne. Voici votre pauvre époux condamné à se contenter d'un matelas étendu sur le carrelage de la cuisine...

Et, pour demain, on annonce l'arrivée de l'oncle Henri, que vos enfants ont irrévéremment baptisé l'oncle Quet-Quet. Vieux garçon grincheux, avare et soupçonneux, qui passe l'été à se crocheter de ses neveux et nièces en insinuant à chacun, dans le creux de l'oreille : « Sais-tu que j'ai une ligne pour toi dans mon testament mais n'en dis rien aux autres ! » Dormez sur vos deux oreilles : l'oncle Quet-Quet, doué d'une santé de fer, comme tous les grippe-sous, ne logera pas de ce bas monde qu'à la dernière des dernières et son testament sera tellement embrouillé que vous aurez pour vingt ans de procès avec vos cohéritiers. A moins que cette angoisse n'ait placé tout simplement sa fortune en viager...

ECHOS DU PASSÉ

Le Suisse agriculteur.

*Si l'on part de conquérir la terre
N'est que l'on part de la défricher,
Courrons à cette simple guerre
Il ne suffit pas d'y marcher.
Les pampres de Bacchus
Les moissons de Cérès
Enrichiront nos prés, nos vignes, nos guérets.*

*Au sein de la vieille Helvétie,
Tout Suisse naît agriculteur,
Et s'il cultive sa patrie,
C'est qu'il en est le défenseur.
Aussi, par un accord qui dure,
On voit flotter de tous côtés
Les drapeaux de la liberté
Avec ceux de l'agriculture.
Les pampres, etc.*

*Sur ces bords féconds que décore
Du Léman, le miroir si beau,
Hâtons-nous tous de faire éclore
Nouveaux blés, par labours nouveaux.
Que chacun d'entre nous promette,
Fidèle à nos communs desseins
D'être en exemple à ses voisins.
Et que tout bon Vaudois répète :
Les pampres, etc.*

Doyen Bridel.

LA PROCHAINE RÉCOLTE

Nous écrit de Lausanne : « Je me trouvais l'autre jour à Chexbres en compagnie de deux amis. Nous nous arrêtâmes un instant au bas du village, sur cette jolie terrasse qui domine le vignoble et les jardins d'alentour. Là était assis un des habitants de l'endroit, un de ces riches propriétaires qui ont toujours de l'argent à la banque et du vin en cave. Sans le connaître, nous échangeâmes quelques paroles :

— Bonjour, monsieur.

— Votre serviteur, messieurs.

— Voilà une bien belle journée !... Comment va la vigne ?

— Doucement, doucement, fit-il en branlant la tête ; il y a bien du mal !...

— Mais elle nous paraît être superbe, au contraire... regardez-donc.

— Ah ! il faut voir ça de près, messieurs... petite moyenne.

Ce brave homme nous avait sans doute parlé pour des pintiers allant à l'emplette, et il dressait déjà ses batteries.

De Chexbres nous nous dirigeâmes sur Vevey en suivant un petit chemin qui longe le vignoble et d'où l'on jouit, durant tout le parcours, d'une vue ravissante sur les coteaux verdoyants, sur le lac et ses rives si gracieusement découpées.

Nous pûmes constater à souhait l'état prospère du vignoble et compter presque à chaque pas 6, 8, 10 grappes et plus, sur un même cep, en répétant d'un air contrit : « Petite moyenne ! »

Voici, à l'appui de ce qui précède, le texte d'une circulaire que je viens de recevoir d'un marchand de vins d'un canton voisin :

« Ne pouvant me présenter chez vous pour vous renouveler l'offre de mes services, j'ai l'avantage de solliciter de votre obligeance la prompte transmission de vos ordres auxquels je vouerai mes meilleurs soins. Mes prix étant encore bien abordables, je ne saurais trop vous engager à vous assurer dès maintenant une bonne partie de vos provisions de l'année, car l'étendue des dégâts causés par les orages s'affirment de plus en plus aux vignobles, les prétentions de la propriété suivront leur marche ascendante et mon ancien stock épuisé, il faudra bien les subir. Agréez, etc. »

Il est vraiment étonnant, ce bon homme. Puisque les prix suivent leur marche ascendante, pourquoi chercher à vendre son stock ? Je le garderais, au contraire, afin de doubler mon capital. *Un abonné.*

Les méfaits de la mode. — Un vieux monsieur rencontre dans une foule un petit enfant isolé sanglotant et lui demande :

— Tu as perdu ta maman ! Pourquoi ne t'es-tu pas accroché à sa robe ?

— Je ne pouvais pas la tenir ; c'était trop haut !

Soliloque du buveur. — Pourriez-vous m'expliquer ça ?

Un cru, c'est du vin... ; une crue, c'est de l'eau, ce qui prouve que l'eau est le féminin du vin... Si on les unit l'un à l'autre, comme le font trop souvent les mastroquets, ça devrait s'appeler un mariage. Eh, bien ! pas du tout ! Ça se nomme un baptême !

Expliquez-moi ça.

lit est là, donc la boîte doit être ici. Oui, la voilà.

Elle frota une allumette et la chambre s'éclaira. Au sortir de la profonde obscurité, la chandelle qu'elle venait d'allumer jetait une vive lumière dont ses yeux, gonflés de sommeil, se détournaient en clignotant. Sa figure rouge, un peu boursouflée, paraissait plus rouge et plus boursouflée, encadrée du bonnet blanc, sans aucune garniture, qu'elle attachait sous le menton pour garantir ses oreilles du froid. Les lèvres renaissaient un peu sur des gencives dégarnies, mais la bouche enfoncée, aux coins perdus, mettait un air de bienveillance dans cette figure de vieille encore rubiconde et joviale.

Elle glissa ses pieds gelés dans les vieilles savates sans talons qu'elle avait soin de mettre tous les soirs sous son lit : car les locataires d'en bas se plaignaient quand elle mettait ses grosses pantoufles fourrées. Elle avait beau marcher le plus doucement possible, cela faisait toujours un boum-boum sourd qui les ennuyait là-dessous. Elle mettait donc ses savates d'été, qui ne faisaient point de bruit.

Elle s'approcha du lit de Loli d'un pas mal affermi. Dame, elle n'était plus jeune, Blanchette, malgré son nom printanier. Le nom seul avait duré ; le reste s'en était allé. Et puis, cela secouait toujours de sortir ainsi brusquement d'un sommeil profond, à l'appel de sa sœur, de quitter la chaleur douillette du lit pour s'exposer à l'air glacial. Au premier moment, elle chancelait toujours un peu sur ses vieilles jambes.

Quand elle fut devant l'autre lit, elle se pencha à l'oreille de la vieille et cria :

— Qu'as-tu ?

— J'ai mal, répondit Loli en fixant ses yeux bleus avec une intensité ardente sur le visage éclairé par la lueur tremblante de la bougie. J'ai bien mal !

La vieille retourna sur le lit son corps décharné, avec une vgueur de mouvement surprenante, et elle répéta avec un gémissement :

— Oh ! j'ai bien mal !

— Où ? cria Blanchette, s'approchant plus encore et mettant dans ce seul mot toute la vigueur de ses poumons.

Cette fois, la vieille entendit. Elle se retourna de nouveau, regarda sa sœur du même regard profond, suppliant, un peu rassuré, et se frappant la poitrine à coups répétés, elle dit :

— Dans le ventre.

— Ce n'est rien, dit Blanchette, la rassurant du geste. Je vais te faire du chaud. N'aie pas peur, cela passera.

Et pour ne pas crier trop fort à cause des locataires d'en bas, Blanchette lui montra par signe la petite bouilloire d'étain noircie et bosselée dont elle allait se servir.

Alors la vieille sourit, ses yeux pétillèrent d'aise et elle resta tranquillisée et immobile dans le silence de mort où la nature l'avait plongée, auprès duquel le silence de la nuit, avec ses rumeurs indistinctes et lointaines était un concert de vie et de joie.

Une heure après, les deux vieilles dormaient de nouveau profondément, l'esprit soulagé, l'une, par l'accomplissement d'un acte qu'elle considérait comme une des raisons d'être de son existence, l'autre, par la satisfaction d'un de ces impérieux désirs que donnent l'âge et la dépendance absolue.

Cependant, quand l'heure vint d'apprêter le déjeuner, Blanchette quitta son lit à regret. Le matin, après les brusques réveils de la nuit, elle se sentait toujours comme engourdie. Son appétit de sommeil restait inassouvi et il fallait les cris de sa sœur pour la forcer à secouer ce reste de torpeur qui la tenait toujours, bien qu'elle eût les yeux grands ouverts.

Elle s'habilla à la hâte. Mais ses mains, gelées par les premiers froids d'un automne presque hivernal, ne parvenaient pas à trouver les cordons ni à rien attacher solidement. Elle s'impatientait et soufflait sur ses doigts morts : Ouf... ouf..., tandis que Loli suivait de l'œil, avec une anxieuse attention, les progrès de cette toilette qui n'en finissait pas.

Elle s'était à moitié dressée sur son séant. S'appuyant sur sa main droite, elle retenait de la gauche la couverture sur ses épaules frissonnantes et elle gémissait :

— Que c'est long... ; c'est bien long. J'ai faim, j'ai soif, j'ai froid. J'ai très froid.

Blanchette ne répondit rien d'abord, attentive à ses affaires, pressée d'en finir avec ses cordons endiablés qui lui glissaient des doigts comme des couleuvres. Cependant, impatiente, à la fin, de ce refrain toujours répété de la même voix dolente, elle murmura entre ses lèvres détendues :

— Eh ! que le bon Dieu te prenne !

Elle avait parlé tout bas, pour elle seule, sans attacher d'importance à ces paroles dont son cœur ne savait rien ; mais par un étrange éclair de perspicacité, la sourde, suivant le mouvement des lèvres de son œil perçant, les saisit au passage.

— Oh ! la méchante, la vilaine, elle veut me tuer, elle veut me tuer.

Elle tordait ses mains noueuses en criant toujours plus fort :

— Elle veut me tuer... elle veut me tuer !

Et l'horreur de cette mort, à laquelle elle ne pensait jamais, dressait tout à coup son épouvante entre elle et Blanchette, et tout le petit train-train de la vie journalière.

Elle se retourna du côté du mur pour ne plus rien voir et se mit à pleurer tout haut, dans son oreiller, avec une violence de colère qui la secouait :

— Je ne veux pas mourir. Non, non, je ne veux pas. Que Blanchette meure si elle veut. Moi, je ne veux pas... non..., je ne veux pas.

A mesure qu'elle parlait, elle s'emportait davantage, criant toujours plus fort, sans vouloir regarder Blanchette qui, à demi-vêtue, essayait de la calmer en pensant aux plaintes certaines des locataires d'en-bas, dont ce vacarme allait troubler le dormir somme.

(A suivre).

Mario ***.

Les Fratellini au Théâtre Lumen. — Ainsi qu'il était facile à prévoir, les feuilles de location pour les représentations données par les célèbres et inimitables clowns les Fratellini, avec le concours de leur merveilleuse troupe du Cirque d'Hiver de Paris, représentations qui auront lieu du vendredi 23 au jeudi 29 juillet 1926, tous les soirs, à 8 h. 30 et les samedi 24, dimanche 25 et mercredi 28 juillet, en matinées à 2 h. 30, se couvrent rapidement. Il est certain que c'est une aubaine pour Lausanne de pouvoir admirer ces merveilleux artistes que sont les Fratellini qui ont toujours créé et n'ont été qu'imités. Ce programme formidable sera accompagné par l'orchestre du Théâtre Lumen renforcé. Rappelons-le encore, les Fratellini seront visibles à Lausanne du 23 au 29 juillet irrévocablement, sans prolongation possible, avec matinées les 24, 25 et 28 juillet, à 2 h. 30, matinées auxquelles les enfants non accompagnés ont droit d'entrer seuls au 50 % des prix habituels des places. Location à l'avance à la caisse du Théâtre Lumen, tous les jours de 10 h. 30 à 12 h. et de 14 h. 30 à 6 h. 15. (téléphone 32.31).

Royal Biograph. — Le Royal Biograph présente cette semaine à son nouveau programme **Traqué dans les neiges**, grand film d'aventures des plus dramatiques en 4 parties avec, comme principal interprète, le célèbre et remarquable chien-loup « Rin-Tin-Tin ». D'un tout autre genre **50 CV!!!** est une excellente comédie dramatique, humoristique et sportive en 3 parties, dont la course finale d'automobiles fera passer plus d'un frisson parmi les spectateurs. Il convient de mentionner tout spécialement, parmi les interprètes de 50 CV!!! : Eva Novak, William Fairbanks, Lydia Knott, Philo Mc Cullough, Wilfrid Lucas, interprètes qui font preuve d'une rare audace. A chaque représentation également le Ciné-Journal suisse avec ses actualités mondiales et du pays. Tous les jours, spectacles à 3 h. et 8 h. 30 ; dimanche, matinée dès 2 h. 30.

CITROVIN AU LIEU DE VINAIGRE
RECOMMANDÉ PAR
M.M. LES MÉDECINS
L'EXQUISE MAYONNAISE
ET SAUCE DE SALADE
FABRIQUE DE CITROVIN LOZINGUE
MATUSTA

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

LAITERIE DE ST-LAURENT Rue de St-Laurent 27
Téléphone 59.60
Spécialité : Beurre, œufs du jour. Fromages de 1er choix.
Mayakosse et Maya Santé, Tommes.
J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque.
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. POULLIOT, agent général, LAUSANNE

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne rue Centrale 4
CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %
Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.



LE CHOU

Il faisait nuit noire dans la chambre basse où les deux lits s'aligeaient le long du mur plâtré. Au dehors, l'aurore ne devait pas encore blanchir l'horizon, car le coq dormait debout sur la perche, posée en biais, à une certaine hauteur, au-dessus du sombre cloaque qui servait de poulailler.

Cependant, la plus vieille des deux femmes commençait à remuer dans son lit. Chaque fois qu'elle se retournait, avec l'agitation fébrile annonçant le réveil prochain, le bois craquait sous l'effort.

Enfin, elle ouvrit les yeux.

— Oh ; mon Dieu, mon Dieu ! il fait noir, il fait tout noir !

Elle sortit la main de dessous ses couvertures et allongea le bras jusqu'à la petite table poussée contre le lit. Elle cherchait quelque chose en tâtonnant, sans le trouver. Enfin, ses doigts, devenus glacés au contact de l'air de la nuit, rencontrèrent un objet.

— Ah ! le voilà.

C'était un verre. Elle s'en saisit et, se soulevant en gémissant à l'aide de l'autre bras, elle voulut boire. Mais le verre était vide et elle le rejeta brusquement sur la table, avec une colère subite.

A cet éclat bruyant et intempestif, l'autre vieille s'éveilla en sursaut.

— Qu'est-ce que c'est... qu'est-ce que c'est ?

Mais le sentiment de la réalité lui revint tout de suite et elle ajouta :

— Que veux-tu, Loli ?

Ne recevant aucune réponse, elle reprit très haut, en se faisant un cornet de ses vieilles mains tremblantes et nerveuses :

— Loli, veux-tu boire

La vieille, sans saisir le son des paroles, perçut comme une lointaine rumeur, quelque chose de vivant dans cette nuit noire. Alors, dans la crainte de perdre l'assurance, si vague qu'elle fût, d'une participation quelconque à sa misère, elle se mit à gémir tout haut :

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! Blanchette, es-tu là ? Dors-tu, Blanchette ?

Blanchette sauta de son lit. Saisie au contact du plancher glacé, frissonnante, le menton secoué d'un tremblement de froid, elle tâtonnait partout.

— Où donc les ai-je mises ? Je suis sûre d'avoir posé la boîte tout près de la tête du lit. La tête du